Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 34

Artikel: Mon ami Fretillard : Bluette littéraire
Autor: Catalan, Méril
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179419

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rait provoqué toutes ces colères. Est-ce la première fois que vous les y rencontrez? Avez-vous songé que, pour les en chasser, il faudrait démolir jusqu'à la dernière pierre, les grands chefs-d'œuvre du moyen-âge, les cathédrales, orgueil du catholicisme ! Si vous en doutez, cherchez un peu dans toutes, et partout, sur les dalles, les piliers, nervures et les clefs de voûte; partout, ouvriers, maçons, sculpteurs et architectes ont tracé ces signes abhorrés. Car tous étaient des nôtres et tous, peut-être, doivent à notre association l'intelligence et l'idée qui illumine leur œuvre.

Très saint-père,

La violence réussit mal dans notre pays. Votre allocution nous vaudra simplement l'estime et la bienveillance de ceux qui ne nous connaissaient pas encore. Malgré vos anathèmes, pas un des nôtres ne désertera l'œuvre de justice et de paix à laquelle il a librement associé sa vie.

Nous vous en donnons l'assurance, et déposons à vos pieds nos hommages respectueux.

(*A suivre.*) *Les francs-maçons de l'Orient de Lyon.*

St-Cergues.

Foulant l'origan et le thym,
Le voyageur de bon matin
Part pour *St-Cergues;*
Tandis que dans *Nyon* tout dort,
Les barques hissent dans le port
Leurs grandes vergues.

Voici le château de *Duillier*,
Et puis plus haut c'est *Genollier*
Et ses fontaines.
Le soleil devient éclatant,
Nous prendrons pour gagner *Montant*
Le Bois de Chênes.

La source au reflet cristallin
Là bas fait tourner un moulin
Dans la prairie,
On entend aussi l'aigre bruit
Que sur les madriers produit
La scierie.

Au Boêhet, sur le sol brûlé,
Parmi les vastes champs de blé,
Le pavot brille,
La caille chante en la moisson;
Au détour d'un poudreux buisson
Un toit scintille.

C'est *Le Muids* et son clair ruisseau,
Et ses frais noyers qui, sur l'eau,
Jettent leur ombre.
Voici des ruches, des vergers,
Des prés, des jardins potagers,
Des fleurs sans nombre.

Entre la mûre et l'églantier,
Suivons ce rapide sentier
De la montagne.
Le gazon couvre le rocher,
Arzier lève son vieux clocher
Sur la campagne.
Plus haut le silence des bois,
Et que vient seul troubler parfois
Un char qui passe,
Ici plus d'horizon borné,
Ici le regard étonné
Franchit l'espace.

On plane sur le bleu *Léman*
Depuis les rives d'*Allaman*
Jusqu'à *Genève*.
Au milieu des *Alpes*, sa cour,
Le *Mont-Blanc* sous les feux du jour,
Géant s'élève.

Avant *St-Cergues: Monteret*,
Où croît l'odorant serpolet
Et la luzerne,
La gentiane, aux fleurs d'azur,
S'épanouit près du vieux mur
D'une citerne.

St-Cergues, l'oasis des bois,
Montre enfin ses rustiques toits
Couverts d'ardoise;
Partout des châlets, des maisons;
De mille fleurs en leurs saisons
Tout se pavoise.

Est-il plus magnifique tableau?...
C'est *La Croisette*, *Le Château*,
L'Observatoire.
La Dôle avec son front neigeux
Semble dans le ciel nuageux
Un roi de gloire.

. . . . . .
. . . . . .

Descendons de ces hauts sommets,
En disant: « Amour pour jamais »
« Terre chérie! »
Où je suis né, là mon tombeau.
Vaudois, est-il un ciel plus beau
Que la patrie?

Alfred Guichon.

Mon ami Fretillard.

Bluette littéraire.

— Oui, mon cher, je le répète :

Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée,
La différence est grande,

me disait mon ami Fretillard en me racontant une aventure de cœur qu'il venait d'avoir avec une jeune et jolie veuve. Quand elle perdit son mari, continua-t-il, je conçus le projet de devenir son consolateur.

— Toi, m'écriai-je? Allons donc. Tes quarante printemps ne lui auraient fait que mieux regretter son premier bonheur.

— Je m'en suis aperçu, car elle reçut mes consolations comme on reçoit une balle dans l'œil. Lorsque je vis que mon adorable veuve était inconsolable, je battis si bien en retraite que, pendant une année, je ne l'ai enfin revue que l'autre jour.

— Cela froissait sans doute ta foi dans tes mérites.

— D'autant plus, répliqua Fretillard avec animation, qu'Emma m'avait fait de l'œil autrefois, quand elle était fille.

— C'est un peu fort. Dans l'intérêt de la vérité, je t'en prie, n'intervertis pas les rôles.

— Admettons que c'est moi, qui lui ai fait de l'œil, cela revient au même, vu qu'elle ne repoussait pas mes hommages respectueux ; j'aurais craint de gâter mes doux rêves d'avenir.

— Cela te grandis de deux coudées à mes yeux.

— Enfin, reprit Fretillard, l'autre jour je me promenais par la ville, lorsque je vis venir à moi une dame en deuil que je reconnus aussitôt pour mon inexorable veuve, et qui, avec un ravissant sourire, me dit :

— Bonjour, monsieur Fretillard, quelle heureuse rencontre. Il y a un siècle que je ne vous ai vu. Comment vous portez-vous ?

Un si bienveillant accueil me trouble, me stupéfie ; je balbutie comme un bègue :

— Bon-bonjour, ma-madame Rocher. C'est ce que j'al-j'allais vous dire, si vous n'aviez pas dé-dévancé ma pensée.

— Oh ! serait-il possible, fit-elle d'un air étonné, auriez-vous perdu l'usage de la parole ?

Une telle observation dans la bouche d'Emma opéra dans moi une révolution subite, je répondis :

— Rassurez-vous, chère dame, non je n'ai pas perdu la faculté de m'exprimer, mais l'émotion que me cause votre *adorable* rencontre m'a ôté un instant toute présence d'esprit, en songeant au passé.

— Vous faites toujours un monde de réflexions en deux secondes, observa-t-elle. Brisons là-dessus, où allez-vous ?

— Partout où il vous plaira.

— Accompagnez-moi donc, j'ai à vous causer.

— Et tu l'as accompagnée, m'écriai-je, et tu as resaisi tes espérances.

— Mieux que cela, mon cher, fit Fretillard, c'est-à-dire que je suis fou de bonheur. Aujourd'hui j'ai vingt ans, car elle m'a invité à lui rendre visite à la campagne qu'elle habite depuis son veuvage. J'y suis allé déjà quatre fois ; je te conduis vers Emma aujourd'hui. Ça chauffe, j'espère bien que dans peu elle ne fera aucun scrupule pour accepter mon cœur et ma main.

— Très bien, délicieux, dis-je, tu avais raison de dire il y a un moment :

Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée,
La différence est grande.

Fortuné mortel, si tu ne brûles pas un cierge au spirituel Lafontaine, tu n'est qu'un ingrat. »

Cette conversation *adorable*, sur une *adorable* veuve, avait lieu un des jours du mois de mars dernier. Il tombait une pluie torrentielle. Nous étions, Fretillard et moi, tous les deux pressés sous un parapluie à la mode, grand comme un parasol, et nous précipitions le pas pour mettre fin à ses gouttières qui nous submergeaient à chacun une épaule.

Notre ville, ordinairement si animée, ce jour là était déserte. L'eau courait dans les rues, la pluie battait la façade des maisons ; le ciel, chargé de nuages gris plombé, semblait enfoncer son bonnet de coton sur toute la contrée, pour donner aux gens et aux choses son aspect taciturne. Seul, Fretillard, le pied leste, l'œil enluminé, le nez au vent, le cœur rempli de sa veuve, continuait à sautiller et à babiller comme si les éléments étaient déchaînés pour d'autres que pour lui. C'est ainsi que nous arrivâmes au tramway, ruisselants comme des tritons qui sortent de l'humide empire.

Le vaggon paraissait au complet, il n'en était rien, les quelques voyageurs s'étant placés sur le devant. Nous nous assîmes à leur suite à côté des deux messieurs et d'un paysan, et ayant pour vis-à-vis une dame en deuil, accompagnée de deux charmantes personnes, probablement ses filles qui, parées d'une farouche candeur, auraient voulu pourvoir cacher leur frais minois dans le fourreau de leur manchon.

En attendant l'instant du départ, de nouveaux voyageurs arrivèrent ; d'abord un vieux petit monsieur à cheveux blancs, au corps ratatiné ; puis une jolie bonne, très accorte, qu'un élégant suivait de loin, vrai type du monsieur à la poursuite d'une belle, qui eut soin en voiture de se caser tout à fait près d'elle. Le chargement était complet. Comme la voiture s'ébranlait pour partir, une grosse dame, toute essouflée, paraît sur le marchepied et dit d'une voix sifflante :

— Dieu soit loué, j'arrive à temps.

Mais en voyant la voiture comble, elle ajouta :

— Conducteur, n'avez-vous plus de place.

— Si fait, madame, répond ce dernier, entrez vite, nous vous en trouverons bien une.

La dame en deuil qui avait étalé sa robe et ses jupons pour être à l'aise, s'écria :

— Où voulez-vous trouver une place ici ? conducteur. Vous voyez que tout est occupé.

En homme habitué à la chose, il répliqua :

— Ce n'est pas difficile. Vous allez voir. Serrez les rangs, messieurs et dames ; rentrez les jupons, écrasez les crinolines. Mon vaggon n'est pas complet. Et la dame essoufflée répétait : — Une petite place, s'il vous plaît.

Un passager de mauvaise humeur grommela :

— On ne pourrait pas loger ici une maconnaise, et vous voulez trouver une petite place pour madame !

— Alors, c'est-à-dire que je suis la tour de Babel, répartit la dame. Ce n'est pas galant, monsieur.

— Sans être la tour de Babel, on peut en avoir les proportions.

— Silence, fit le conducteur, paix parmi nous et serrez les rangs. Il y a encore trois places. Ecrasez les crinolines. Je connais mon compte, moi. Ecrasez, je ne connais que ça pour faire de la place. »

Aussitôt il se fit un remue-ménage comique. Les uns s'exécutaient avec grâce ; les autres en rechignant. On trouve partout des gens qui se figurent que tout dans le monde a été créé à l'intention de leur petite personne. La carmagnole graisseuse s'accola à la mantille de soie de la dame bien mise ; la blouse enfarinée alla blanchir l'habit noir du rentier. Nous nous empilions comme des paquets de cloux, les parapluies mouillés dans les jambes, et les pieds dans les mares d'eau qu'ils avaient formées.

Dans ces arrangements, on pouvait distinguer les préférences ou les antipathies du voisinage à se donner pour la route. Telle personne invitait son voisin à s'approcher, telle autre cherchait à se séparer de celui qui lui déplaisait ; entre autre, la petite bonne accorte qui cherchait à se séparer de son poursuivant et qui ne put parvenir à ses fins.

Le conducteur parvint cependant à obtenir une place de trente centimètres, tout au plus large pour un enfant. Prenant la dernière arrivée par le bras il lui dit : — Par ici, madame, mettez-vous là.

Elle se laissa choir entre mon ami Fretillard et un campagnard qui s'écria sur-le-champ.

— Aie, doucement, madame, vous m'écrasez les *chairs*, vous n'êtes pas légère. Tenez, asseyez-vous sur mes genoux ou laissez-moi m'asseoir sur les vôtres.

— Fi, quelle horreur, riposta la dame. Me faire de semblables propositions en public ! . . . Quand on voit une pauvre petite dame dans l'embarras, par un temps pareil ; si vous étiez galant, vous lui céderiez votre place pour aller sur l'impériale.

— Par un temps pareil ! . . . Bien obligé. Je tiens à ma peau, madame. Vous pouvez y aller.

— Silence dans les rangs, fit le conducteur, et vingt centimes s'il vous plaît, messieurs, mesdames.

— Silence, silence, murmura le campagnard. Etes-vous en connivence avec ce sexe égoïste qui, par galanterie, voudrait qu'on se mit au tombeau pour lui. Je ne vois pas qu'il soit très galant pour nous. Tenez, les voici, mes vingt centimes. Et disant cela il élargit les coudes de manière à s'asseoir commodément.

(La suite prochainement.) MÉRIL CATALAN.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN, PLACE DE LA PALUD, 21.